LA DIONYVERSITÉ
LA COOPÉRATION DES IDÉES

La tyrannie technologique

2, 9, 16, 23 Mars 2010

Site : www.dionyversite.org – Contact : upsd@no-log.org

LA TYRANNIE TECHNOLOGIQUE

À l'heure où toute opposition au nucléaire, au téléphone portable ou au numérique peut valoir de se faire taxer de passéiste ou de réactionnaire, il est important de rappeler que dans un monde où le changement technologique permanent est devenu le dogme porteur du capitalisme, les réactionnaires sont en réalité précisément ceux qui veulent que rien ne change - c'est-à-dire que les gadgets continuent à déferler toujours plus vite - et que perdure la tyrannie technologique, au profit des nouveaux capitalistes issus de la révolution numérique.

Technologie : la grande dépossession

De la cuisine à l'amour, en passant par le jeu, le corps, la parole, l'espace ou le temps, il n'y a pas une seule dimension de notre univers qui ne soit la proie du déferlement technologique. Cuisines intégrées dans le réseau numérique des maisons du futur, amour virtuel via des sites de rencontre *online*, *hardcore gamers* et autres "accros" des jeux en réseau, prélèvement du contour palmaire des mains des élèves des cantines scolaires biométrisées, téléphones portables rivés à l'oreille, lieux publics quadrillés par des écrans crachant des spots lumineux, impression d'attente impatiente et d'urgence généralisée qui se dégage de la vie contemporaine, la technologie déferle chaque jour dans nos vies avec un peu plus de violence. Alors même que notre société subit une révolution industrielle sans précédent, aucun débat sur ses conséquences sanitaires, psychologiques ou sociales n'est posé.

La première révolution industrielle des débuts du XIX^{e} siècle, celle du charbon et de la vapeur, avait instauré un nouveau mode de production : l'industrie. La seconde révolution industrielle, provoquée par le pétrole et l'électricité, a consolidé, élargi et popularisé le modèle élaboré un demi-siècle plus tôt. Dès la seconde moitié du XX^{e} siècle, la révolution nucléaire et télématique a permis la constitution d'une société centralisée, administrée sur un mode machinique. La quatrième révolution industrielle, qui se déploie aujourd'hui sous nos yeux, vient couronner les bouleversements précédents. Révolution des biotechnologies, des sciences cognitives, des réseaux informatiques et des nanotechnologies, la convergence NBIC (nano-bio-info-cogno) modèle la société de demain. Sa dynamique propre, et la vitesse à laquelle elle se déploie, n'autorise la mise en place d'aucune régulation sociale. Pourtant, tout bouleversement technique d'ampleur nécessite une longue période de réadaptation sociale, sans quoi il devient pathogène. La rapidité avec laquelle les innovations contemporaines se succèdent ne laisse aucun répit, d'où une désorientation sociale et psychologique sans précédent dans l'histoire. La quatrième révolution industrielle pourrait bien être la dernière, puisqu'elle dissout - en le réactualisant quotidiennement - le concept même de révolution dans un bouillonnement incessant de production technologique.

L'ordinateur le plus naturel du monde...

Conférences - Débats

- *Mardi 2 Mars*
  Technologie : la grande dépossession
  avec Cédric Biagini et Guillaume Carnino
- *Mardi 9 Mars*
  Critiques de la société numérique
  avec Cédric Biagini et Guillaume Carnino
- *Mardi 16 Mars*
  Les résistances à la technologie, XIX^{e}-XXI^{e} siècle
  avec François Jarrige
- *Mardi 23 Mars*
  Les pensées critiques de la technologie
  avec Patrick Marcolini

Pas une semaine ne passe sans qu'une annonce tonitruante ne soit faite au sujet de la numérisation de tel ou tel pan de la réalité : les archives télévisuelles, les livres, le corps biométrisé, le patrimoine cinématographique, la musique, et enfin le monde lui-même, depuis qu'avec *Google Earth*, l'être humain peut se prendre pour Dieu et croire en la toute-puissance que lui confère la technologie. La constitution d'un double numérique du monde n'est ni un fantasme, ni de la science-fiction, puisque le marché des RFID (puces interrogeables à distance et microscopiques) nous laisse espérer le marquage intégral des objets constituant notre réalité, arbres et animaux compris. Dans ce monde dédoublé, où le vrai est un moment du faux, le téléphone portable devient la télécommande universelle de la vie. Aujourd'hui déjà, le "mobile" est tout à la fois téléphone, ordinateur, carnet d'adresses, navigateur Web, baladeur, et il sera bientôt titre de transport, porte-monnaie, clef, etc. L'impérialisme numérique ronge peu à peu les racines de notre ancien monde "bassement" matériel, qui laissait encore maladroitement perdurer un fond de sens à la vie.

Autocollants réalisés par Offensive Libertaire et Sociale

À l'heure où la bourgeoisie numérique émerge, se surajoutant aux bourgeoisies foncières et industrielles issues des révolutions techniques passées, les nouveaux maîtres du monde ne sont plus ceux qui entendent le contrôler sciemment, mais bien ceux qui, au nom de l'intérêt général, veulent le numériser. L'impérialisme a accompagné l'industrialisation de l'Occident au XIX^{e} siècle, la mission civilisatrice du monde moderne justifiait alors pillages et exactions. La destruction de toutes les cultures et l'asservissement des peuples se poursuivent à l'heure même où on pensait en avoir fini avec le colonialisme. Comme il y a un siècle, le discours des néo-colons se pare des vertus de l'universalisme et de la modernité. Il s'agit de réduire la "fracture numérique" entre le Nord et le Sud et de permettre aux "indigènes" d'entrer dans le XXI^{e} siècle.

Dans ce processus, les organisations humanitaires et les prétendus progressistes occupent les postes avancés. Les nouveaux "philanthropes" montent des ateliers vidéo avec des Indiens au fin fond de l'Amazonie, des associations connectent l'Afrique à Internet, Nicholas Negroponte promeut les ordinateurs portables à cent dollars pour que le "Tiers-Monde" bénéficie aussi des avancées technologiques, etc. Les projets pour faire asseoir les peuples devant un écran et connecter toute la planète à Internet ne manquent pas. Il s'agit de continuer l'entreprise impérialiste et d'imposer le mode de vie et de pensée occidental. Ordinateurs et caméras numériques ont remplacé l'alcool qu'apportaient jadis les colons dans leurs bagages.

Critiques de la société numérique

Depuis la publication des travaux anthropologiques de Jack Goody [1] - qui a étudié les sociétés sans écriture - on sait qu'à une société de l'écrit correspondent certaines facultés de raisonnement inexistantes dans des sociétés purement orales, comme c'est par exemple le cas du syllogisme (Socrate est un homme ; tous les hommes sont mortels ; donc Socrate est mortel) ou, plus évident encore, du tableau à double entrée (car pour le présenter oralement, il faut nécessairement en passer par l'explicitation de sa forme écrite). Or, si certaines formes de pensée, comme le raisonnement linéaire et argumenté, sont propres aux sociétés de l'écrit (ce que Jack Goody qualifie de “raison graphique”), il est clair que de nouvelles formes psychologiques seront produites par une société numérique hypertextuelle et multimédiatique. Sans trop s'aventurer dans la science-fiction, on peut déjà déceler aujourd'hui les prémices de cette mutation anthropologique : déploiement d'une pensée discontinue et davantage fondée sur l'association, en même temps que le renforcement inévitable de mentalités pulsionnelles habituées à obtenir et satisfaire prestement le moindre de leurs désirs, puisque désormais tout doit être disponible *immédiatement*. Il y a d'ailleurs fort à parier que l'argument rationnel, sur lequel, bon gré mal gré, les sociétés modernes se sont fondées mythologiquement et politiquement, ne soit bientôt qu'une figure de style employée par des gouvernements pour qui la politique devient davantage un art de la communication, du spectacle et de la séduction qu'une pratique collective et sociale.

A contrario, la force du livre réside dans le fait qu'il donne corps et matérialise un certain nombre d'idées, ce qui constitue l'espace même dans lequel s'immisce le débat démocratique. Roger Chartier a bien montré comment, *au-delà du contenu des imprimés*, l'acte même de lecture individuelle ou collective, socialement répandu au XVIII^{e} siècle, a produit ce qu'il nomme « les origines culturelles de la Révolution française » [2], à savoir l'esprit critique, l'habitude de la discussion argumentée, de l'échange politique, etc., et ce, des salons littéraires aux veillées villageoises - où les lectures orales faisaient exister des espaces d'attention commune.

Document réalisé par et pour la Dionyversité, Maison de la Vie Associative, 19 rue de la Boulangerie, 93200 St-Denis - www.dionyversite.org - upsd@no-log.org - 15/02/2010

Notre perte d'individualité (patente lorsqu'à l'ère du choix érigé en absolu, tout le monde consomme de plus en plus les mêmes *tubes*, les mêmes *blockbusters* et les mêmes *best-sellers* (3)) est aussi perte d'autonomie face au capitalisme industriel lorsque la lecture se dissout au sein du numérique. Un livre, une fois imprimé, se suffit à lui-même : vous pouvez le lire en toute circonstance, que ce soit à la montagne ou au lit, qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige. À l'ère de l'*e-book*, de l'*iPhone* et du *blackberry*, la lecture elle-même se trouve inféodée aux impératifs des macros-systèmes techniques (4), c'est-à-dire aux nécessités des systèmes technologiques et industriels. Le changement d'échelle de la technique (à taille humaine) à la technologie (de taille industrielle) se trouve paradoxalement condensée dans des objets aussi "portables" que des clefs USB ou des téléphones dits "mobiles". Or, dès que cette dépossession est effective, comment vouloir un autre monde que celui produit chaque jour par l'industrie capitaliste puisque tous nos actes quotidiens sont tributaires de procédés industriels et énergétiques toujours plus complexes ? Que reste-t-il du mode de vie moderne en cas de coupure électrique, de panne satellite ou de perturbation électromagnétique ? Le pire étant précisément que sans catastrophe aucune, toutes ces machines s'immiscent sous prétexte de gain de temps ou d'espace au sein de notre quotidien, au point que l'on ne peut désormais plus se nourrir sans faire appel à l'industrie agroalimentaire, qu'il est quasiment impossible de se divertir sans se raccorder à l'industrie de l'*entertainment*, qu'il est de plus en plus difficile de rencontrer autrui sans en passer par l'industrie des télécommunications, et que la boucle sera bouclée lorsque le sentiment d'être soi deviendra inatteignable sans se brancher sur l'industrie numérique (ce qui n'est déjà pas loin d'être le cas pour les nombreux blogueurs, *gamers* et autres adeptes des forums Internet pour qui l'identité devient multiplicité d'avatars numériques).

BIBLIOGRAPHIE

Cédric Biagini & Guillaume Carnino (dir.) : La tyrannie technologique. Critique de la société numérique (*L'Échappée, 2006*)

Vincent Bourdeau, François Jarrige & Julien Vincent : Les luddites. Bris de machines, économie politique et histoire (*è®e, 2006*)

Bernard Charbonneau : Le jardin de Babylone (*Encyclopédie des nuisances, 2002*)

Jacques Ellul : La technique, ou l'Enjeu du siècle (*Économica, 1990*)

François Jarrige : Face au monstre mécanique. Une histoire des résistances à la technique (*IMHO, 2009*)

Serge Latouche : La mégamachine (*La Découverte, 2004*)

"Les Amis de Ludd", Bulletin d'information anti-industriel, Vol. 1, Petite capitale (*2006*) ; Vol. 2, La Lenteur (*2009*)

Pièces & Main d'Œuvre : Nanotechnologies. Un projet de société totalitaire (*L'Échappée, 2009*)

Pièces & Main d'Œuvre : Terreur & possession. Enquête sur la police des populations à l'ère technologique (*L'Échappée, 2008*)

Jeremy Rifkin : L'âge de l'accès (*La Découverte, 2002*)

Kirkpatrick Sale : La révolte luddite. Briseurs de machines à l'ère de l'industrialisation (*L'Échappée, 2006*)

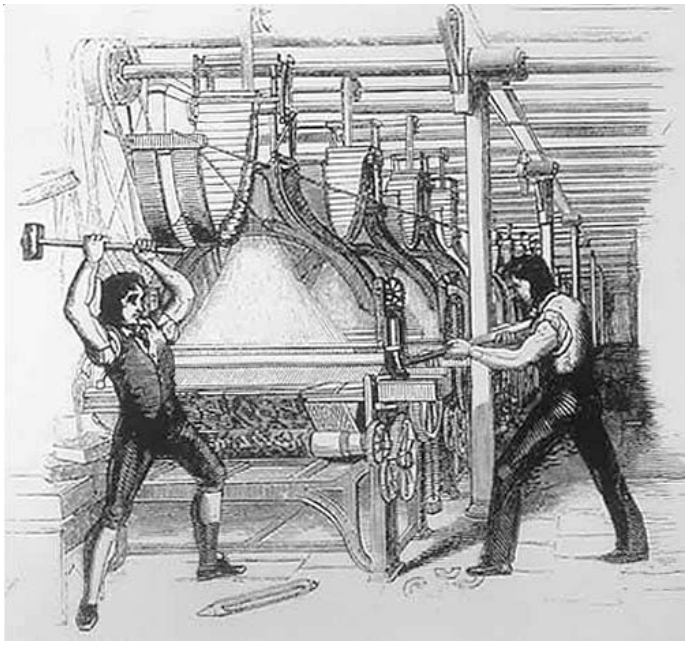
Langdon Winner : La baleine ou le réacteur (*Descartes & Cie, 2002*)

Ronald Wright : La fin du progrès (*Naïve, 2006*)

Le nouveau mode de lecture produit par la dématérialisation entraîne une profonde modification des manières de penser et d'être au monde. Le risque que la lecture classique devienne insupportable, y compris physiquement, se profile, comme le souligne l'étude "*Lire, les pratiques culturelles du numérique"* remise au ministère de la Culture et de la Communication. Nous assisterions alors à la « liquidation de la faculté cognitive (…) remplacée par l'habileté informationnelle » (5). La culture numérique correspond davantage à une société précaire du *zapping* attentionnel, culturel et affectif qu'à l'avènement d'un monde engagé, que ce soit intellectuellement, politiquement ou émotionnellement.

Notes

(1) Jack Goody : La Raison graphique (Minuit, 1979)
(2) Roger Chartier : Les Origines culturelles de la Révolution française (Seuil, 1990)
(3) Voir par exemple la récente étude consacrée aux "Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Éléments de synthèse 1997-2008" (Olivier Donnat, 2009); disponible sur www.pratiquesculturelles.culture.gouv.fr/doc/08synthese.pdf
(4) Alain Gras : Les Macro-systèmes techniques (PUF, 1998)
(5) "Formation et destruction de l'attention", sur www.arsindustrialis.org/node/1455



Bris de machines en Angleterre au début du XIX^e^ siècle

Les résistances à la technologie, XIX^e^-XXI^e^ siècle

Depuis une trentaine d'années, les grands projets technologiques portés par l'État suscitent des contestations croissantes dans la société civile. Une nouvelle forme de conflictualité sociale s'affirme autour des dispositifs technoscientifiques, centrée sur les questions de risque. Cette sensibilité grandissante à ce qui était autrefois perçu comme de mineurs "effets secondaires" du progrès traduit, plus profondément, une distanciation de la société par rapport à une idéologie du progrès qui était largement partagée - et qui était en France un ciment de la République.

De plus en plus d'observateurs font le constat que le rapport de la société au "progrès" et à la technique a basculé en quelques décennies. Pourtant, les critiques et les résistances à la technique demeurent assimilées à un "archaïsme" rétrograde et technophobe. Le grand récit de la modernité continue d'être enfermé dans l'alternative simpliste entre le progrès et la réaction. Comme l'écrivait en 1956 Gunther Anders : « Rien ne discrédite aujourd'hui plus promptement un homme que d'être soupçonné de critiquer les machines (...) A-t-on jamais pris la liberté d'avancer un argument contre les "effets avilissants" de l'un ou l'autre de ces instruments, sans s'attirer automatiquement la grotesque réputation d'être un ennemi acharné des machines et sans se condamner, non moins automatiquement, à une mort intellectuelle, sociale ou médiatique ? Il n'est pas étonnant que la peur de cette inévitable disgrâce pousse la plupart des critiques à mettre une sourdine à leurs propos, et que la publication d'une critique de la technique soit devenue aujourd'hui une affaire de courage civique ».

Ce bref essai historique entend retracer l'histoire longue des contestations de la technologie afin de dégager les lignes de force de la situation contemporaine. Il propose une archéologie des différentes formes prises par la résistance à la technique depuis les premiers pas de la société industrielle. Trois grandes phases successives sont dégagées :

1 - À l'ère du soupçon, avant le triomphe des machines, les doutes sur les bienfaits de la technique étaient largement partagés, l'impératif d'efficacité n'était pas hégémonique et le changement technique restait conditionné à d'autres fins.

2 - L'âge de l'industrialisme marque l'avènement d'une confiance accrue dans la technique et son pouvoir émancipateur. La victoire de la société industrielle au XIX^{e} siècle marginalise et délégitime l'idée même de résistance à la technique conçue comme une manifestation coupable d'obscurantisme. Le capitalisme industriel triomphe en construisant un accord généralisé sur la question des machines, c'est-à-dire en l'excluant du champ politique et de l'espace démocratique. La critique de la technologie a dès lors été résorbée comme une attitude fondamentalement réactionnaire et, en tant que telle, condamnable à l'heure du progrès.

3 - La deuxième moitié du XX^{e} siècle ouvre le temps des catastrophes : la foi antérieure dans le progrès et ses réalisations techniques se fissure peu à peu, les contestations se multiplient alors que les questions environnementales et la crise écologique envahissent le débat.

Les pensées critiques de la technologie

Tout au long des deux derniers siècles, l'histoire du développement technoscientifique a été aussi l'histoire de sa critique obstinée par des intellectuels venus de tous les horizons :

- Les romantismes anglais, allemand et français nés en réaction à la première révolution industrielle
- La sociologie allemande et les philosophies vitalistes de la fin du XIX^{e} et du début du XX^{e} siècles, apparus au moment où la technique moderne pénétrait et transformait tous les secteurs de la vie sociale
- Après la Première Guerre mondiale et au moment où montaient tous les totalitarismes, les penseurs ayant puisé leurs outils de réflexion au sein de la phénoménologie, du marxisme non-orthodoxe ou du personnalisme : ils se sont tous attachés à comprendre ce qui était en train de fabriquer un monde mécanisé, bureaucratisé, désenchanté, inauthentique.

C'est dans le retour à ces traditions de pensée que s'élaborent aujourd'hui les nouvelles critiques de la technoscience, qu'elles se définissent explicitement comme anti-industrielles, ou plus allusivement sous les noms de décroissance, d'antiproductivisme ou d'écologie radicale.

Comprendre ce qu'ont été ces courants d'idées, entendre ce qu'ils ont encore à nous dire, c'est trouver de nouvelles manières de résister aujourd'hui, en pensée et en actes.

Le langage pour dire le refus de la technique évolua en permanence, les raisons de craindre la prolifération des artefacts se modifièrent sans cesse au fur et à mesure des transformations des régimes de production. Cette histoire des résistances est nécessairement une histoire discontinue avec ses flux et ses reflux. Elle doit prendre en compte à la fois les discours critiques de la modernité technique, ceux des philosophes ou des romanciers, et les mouvements sociaux qui ont accompagné l'industrialisation. Il ne s'agit donc ni de dresser une galerie de portraits des prophètes incompris, ni de rechercher dans le passé des justifications aux inquiétudes d'aujourd'hui. Il s'agit de montrer l'historicité des attitudes de refus face à la technique, par delà les répressions et les disqualifications qui n'ont cessé de les accompagner, jusqu'à les rendre invisibles. ■

Les cycles de
CONFÉRENCES / DÉBATS

LA DIONYVERSITÉ
LA COOPÉRATION DES IDÉES

se tiennent à la
Bourse du Travail de St-Denis
de 19h00 à 21h00

L'Université Populaire de St-Denis se donne pour mission de contribuer à l'amélioration de la diffusion populaire de l'esprit critique, des savoirs et de la culture ; mais aussi de favoriser le développement des échanges sociaux dans la cité, en incitant les citoyens à échanger des points de vue et des arguments raisonnés.
Ce projet d'éducation populaire est mis en oeuvre hors des institutions universitaires traditionnelles, dans un esprit engagé de mixité sociale, de citoyenneté, de laïcité, de gratuité et de coopération mutuelle.

Textes : Cédric Biagini et Guillaume Carnino, François Jarrige, Patrick Marcolini